

Éducation féministe : et les garçons ?

S'attaquer au mal par la racine, oui ! Périmer la socialisation virile, abolir les représentations hiérarchisées entre les sexes, saboter la (re)production des violences par les hommes...

L'enjeu d'éduquer en féministe les garçons est de taille. Mais au quotidien ?

Témoignages, tentatives et réflexions sur ce sujet à potentiel hautement transformateur.

VÉRONIQUE LAURENT (TEXTE) ET CANDELA SIERRA (ILLUSTRATION)

Les mères que nous avons interrogées le constatent : certains aspects évoluent, et davantage encore chez des jeunes parents. Mais l'inféchissement vers une société plus égalitaire s'inscrit dans des processus complexes au long cours. Du côté parental, il s'opère au rythme des prises de conscience, imbriquées autant dans une trajectoire familiale que dans un contexte sociétal.

Catherine, 62 ans, est mère de trois grands garçons. Elle établit un lien entre la situation de tension qu'elle vit actuellement avec ses frères suite à l'affaiblissement de sa mère, et certains propos et attitudes de ses fils. « Je ne me suis pas dit, à leur naissance, que je devais faire quelque chose de particulier ; mes questionnements arrivent maintenant. Je me rends compte que je ne suis pas arrivée à prendre la place que je voulais dans ma fratrie, éduquée à l'ancienne. Il y a quelque chose de l'ordre de la prise de pouvoir dans l'entente entre mes frères qui se soudent. Ce qui me renvoie à certaines réflexions de mes garçons. Dans la relation du plus jeune avec son amoureuse, pour moi, il y avait des couacs, j'étais mal à l'aise avec son discours. » Catherine espère lui avoir fait réaliser qu'il faut « faire autrement ». Elle poursuit : « Mon aîné était amoureux. Tous les signes donnés par la jeune fille étaient clairs : elle, elle ne l'était pas. » Catherine a conseillé : « Écoute ! Tu avances

mieux si tu écoutes... » « Cela dit, il y a le même problème avec le père », glisse-t-elle encore. Mais son aîné lui parle de ses expériences, de ses vulnérabilités, gage, pour Catherine, de réussite d'une partie importante de l'éducation donnée. Il lui semble aussi que cette ouverture appartient à la jeune génération.

Les stéréotypes

Céline, la cinquantaine, a l'impression que son fils « peut exprimer ses vulnérabilités, qu'il a trouvé un groupe de potes où c'était possible ». Elle a depuis toujours mis beaucoup d'énergie à rester indépendante financièrement et décrit son couple comme égalitaire. De l'autre côté de la table, sa fille acquiesce, et reprend, « mon frère doit encore parfois montrer qu'il est le plus fort... » L'apprentissage de l'expression des fragilités est l'un des aspects du (lent) changement dans l'éducation des garçons par rapport aux générations précédentes où il ne faisait pas (du tout) partie du modèle masculin. La jeune fille précise que, contrairement à son frère, elle interroge son père – toujours dans la blague et la polémique – sur ses positionnements, le forçant à les clarifier. Les filles, les sœurs, aussi, éduquent. Delphine et Quentin ont deux enfants de 9 et 4 ans, Esteban et Eole. Le couple a toujours beaucoup discuté de son rôle

parental. « L'éducation égalitaire est un processus, au jour le jour, explique Delphine. Quentin, comme son père, aime lire des histoires le soir, donner le bain, faire des câlins. Esteban est très sensible : il est vite touché, il lui arrive de pleurer, d'avoir besoin de parler de ses émotions. On ne tient jamais de discours stigmatisant, on essaie d'identifier ses besoins. Pour nous, il n'y a pas de rôle spécifiquement féminin ou de rôle masculin. » D'ailleurs, Eole aime le rose et les paillettes et en porte quand il en a envie (mais pas encore à l'école). Esteban, lui, pose beaucoup de questions depuis tout petit ; il a développé une grande conscience des injustices. Les parents veillent également à ce que les jeux de table, à la maison, n'encouragent pas la compétition. L'aîné est capable de se définir « collaboratif » face à un copain compétitif. Cette force, sa mère espère qu'il la gardera en grandissant. Dans son livre *Quand les garçons rejoignent le club des garçons* (First Éditions 2022), Judy Y. Chu s'inscrit en faux contre l'idée que les garçons sont naturellement moins dotés de sensibilité émotionnelle que les filles. La chercheuse américaine et professeure en biologie humaine montre aussi que cette sensibilité est relativement vite remplacée par des normes de compétition agressive attribuées au masculin hétéronormé, afin de se distancier de celles supposément féminines (préférence



« Mes frères ont appris à s'occuper du quotidien : on a été éduqués par une mère seule. Quand je leur rends visite, ils me reçoivent, ils sont dans le soin... »

« Ce n'est pas parce que j'ai reçu une éducation féministe par une mère féministe que je n'ai jamais exercé ma masculinité de façon toxique, ou que je suis 100 % déconstruit. »

pour les jeux calmes, le soin aux autres, etc.). Sa conclusion: pour correspondre aux normes, les garçons dissocient leurs comportements de leurs émotions, de leurs désirs profonds, de leurs pensées – pouvant éprouver des difficultés à s'engager dans des relations authentiques et sincères.

Quels modèles ?

La déconstruction des stéréotypes et la lucidité sur les inégalités reviennent comme points d'appui et de bascule vers une autre façon de faire société. Fatma aussi a remarqué un grand sens de la justice chez son fils, 12 ans aujourd'hui, qu'elle a éduqué seule jusqu'à ses 6 ans. Issa lui a récemment demandé: « *Est-ce que je peux porter plainte contre mon géniteur ? De quel droit il ne s'occupe pas de moi ?* » Ce qui l'a également un peu effrayée, reconnaît-elle, car « *ce ne serait pas une mince affaire...* » Fatma pense que son fils l'a vue, militante féministe, se battre contre la figure du mâle déresponsabilisé, notamment au sein du collectif qu'elle a fondé pour des mamans solos, mais aussi contre d'autres injustices, et qu'il a intégré l'existence d'inégalités: il en est affecté. Cependant, elle remarque dans le même temps qu'il peut tenir parfois des propos à la limite de la misogynie. Et il ne veut plus l'accompagner en manif... Fatma se pose la question de savoir si elle ne l'a pas dégoûté. Elle confie qu'elle a peur de ce qu'il pourrait devenir. Mais « *quand Issa dépasse les limites, mon frère lui parle – mon mari n'arrive pas toujours à*

bien communiquer avec lui. Mes frères ont appris à s'occuper du quotidien: on a été éduqués par une mère seule. Quand je leur rends visite, ils me reçoivent, ils sont dans le soin..., l'inverse de la culture traditionnelle turque. Ils sont un repère pour mon fils. » Elle ne minimise pas l'influence, voire la pression, du monde extérieur, entre autres celle des réseaux sociaux, et celle des copains, à un âge de changements où l'appartenance à un groupe revêt une importance énorme.

Répartition des tâches quotidiennes

Autre versant par lequel attaquer l'éducation des garçons: celui des tâches ménagères. Si les deux fils de Catherine qui vivent encore à la maison participent au quotidien, sur incitation, elle table qu'ils reproduiront, une fois en couple, l'exemple qu'elle et son mari ont donné: répartition fifty-fifty. Chez Delphine, on pratique la répartition égale des tâches dans le couple et, pour les enfants, c'est à la hauteur de leurs capacités: Eole débarrasse assiette et gobelet, Esteban vide en plus son panier à linge. Fatma a, quant à elle, une question intéressante en ce qui concerne la juste répartition des tâches: les hommes nettoient-ils aussi souvent les toilettes que les femmes? Les toilettes, ultime lieu politique, souvent récurées par les mères, ou une femme de ménage dans les familles plus aisées...

Sur l'entretien quotidien, Nicolas*, 25 ans, éduqué aux valeurs féministes par sa mère,

regrette sa propre gestion, minimale. Mais il n'en fait pas moins que sa sœur et estime, dans son cas, le sujet non genré... Dans certaines écoles, en Espagne et en Hollande notamment, cuisiner, repasser et nettoyer sont des activités considérées comme des compétences de base et dès lors enseignées à tous-tes.

Chantier participatif

Aujourd'hui, Nicolas s'estime chanceux de cette éducation féministe, mais ça n'a pas toujours été le cas. Il a été en colère, adolescent, de voir les conflits de couple provoqués par les interrogations de sa mère, et gêné, dans des réunions de famille, des réactions envers celle qui bousculait l'ordre établi. Il reconnaît qu'il ne lui est toujours pas facile de s'opposer aux paroles misogynes, aux blagues sexistes, mais « *j'ai l'impression d'arriver à ce que les gens comprennent que je ne cautionne pas, sans avoir à le signifier frontalement. Je ne réponds pas, je ne ris pas.* » Le jeune homme qualifie de défi le fait d'incarner constamment ces valeurs: « *Je suis tout le temps en auto-réflexion. Ce n'est pas parce que j'ai reçu une éducation féministe par une mère féministe que je n'ai jamais exercé ma masculinité de façon toxique, ou que je suis 100 % déconstruit.* » Le manque de recul, voire le déni, dans lequel vivent pas mal de ses amis lui semble parfois bien confortable.

Manifestement, le changement ne peut pas uniquement reposer sur des responsabilités individuelles, celles des mères, la plupart du temps, encore et toujours porteuses de la charge éducative. D'un point de vue institutionnel, les 2 x 2 heures d'EVRAS¹ (éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle) peuvent amorcer la question des stéréotypes de genre, mais si une pédagogie de l'égalité intégrait la formation initiale du personnel enseignant et éducatif, et innervait l'ensemble des secteurs de prise en charge de la jeunesse, l'impact sociétal pourrait devenir déterminant. ●

* Le prénom a été modifié.

1. Lire « Une EVRAS féministe émancipatrice » sur www.axellemag.be, 7 octobre 2024.